

## 4 POÈMES\*

*Marko Marulić*

Choix et traduction par  
Jugoslav Gospodnetić

UDK: 821.163.42-13=133.1

Je remercie ma femme Isabelle pour sa patience  
et son affection avec lesquelles elle a suivi  
la naissance de cette traduction.

*Jugoslav Gospodnetić*

*Poème 1*

JUDITH

(Extraits)

HISTOIRE DE SAINTE JUDITH  
EN SIX LIVRES RÉPARTIE  
À LA GLOIRE DE DIEU COMMENCE

LIVRE PREMIER

(1-8)

*Invocation :*

Les louanges élogieuses de Judith la consacrée,  
Ses gestes courageuses je veux les raconter ;  
C'est pourquoi je prierai, ô mon Dieu, ta lumière,  
Ne veuille pas me priver de ta grâce plénière.

---

\* Publié avec l'aimable autorisation de Dominis Publishing (Ottawa, Canada).

C'est de toi qu'acquièrent ses actes leur puissance 5  
 Et son être sa beauté fière et l'honnête et pure prestance ;  
 Prête donc ton assistance à moi aussi en faisant  
 Que ma langue donne existence à ce que j'irai concevant.

(85-112)

*Après avoir appris que les peuples limitrophes avaient l'intention de résister à ses projets de conquête, le roi Nabuchodonosor devient inquiet :*

Le roi se plaint ainsi — le soleil au visage clair, 85  
 Vers l'ouest s'en fut parti, et se cacha dans la mer ;  
 La nuit déjà s'affaire pour que les gens, les bêtes,  
 Homme, oiseau et fière au repos tous se mettent.  
 Lui seul, en fait, contrarié dans son désir,  
 Sur sa couche défaite ne peut s'endormir. 90  
 Oh, mon pauvre, quel plaisir ! Le pouvoir sert à quoi ?  
 Tous : en train de dormir, la peine n'est que pour toi.  
 Comme un chien qui louvoie par ici et par là,  
 Enragé, sur les voies, où aller il ne sait pas  
 Mais il tourne et tournoie, en tramant son attaque, 95  
 Par ici et par là, et il grogne et se braque :  
 Ainsi dans son bivouac sur son lit, même sans maux,  
 Pour lui, l'insomniaque il n'y a pas de repos ;  
 Car, la tête en lambeaux qu'il agite sans répit,  
 À peine ses yeux sont clos que le sommeil le fuit : 100  
 La douleur le poursuit, continue son tourment,  
 La cupidité suit tout en l'aiguillonnant :  
 Donne-lui sous la dent tout ce que le monde présente  
 Et même en expirant elle sera mécontente !  
 L'aube, la rougeoyante, des eaux ne fut sortie, 105  
 Ni la rosée glaçante tombée de fleurs, que, blanchie,  
 La montagne déjà luit à ses cimes éternelles  
 Et la mer embellit ses courants d'étincelles ;  
 Avant que la nuit, elle, fût vraiment disparue,  
 Non encor par les belles raies tout à fait vaincue. 110  
 Le conseil déjà fut, dans la chambre du roi,  
 Réuni comme prévu, le roi ainsi parla :

*en disant qu'il avait décidé de lancer ses soldats contre les peuples qui n'acceptent pas leur soumission et en confie le commandement à Holopherne. Le chant se termine par la description très vivante de cette énorme armée.*

## LIVRE DEUX

(37-44)

*Holopherne avec l'extrême cruauté soumet tous les pays qu'il traverse. Pris de panique, les habitants se retrouvent en situation du marin ou du paysan lors d'un terrible orage :*

Comme quand de ses ailes le nuage charbonne,  
 En le couvrant, le ciel, et souffle, éclate et tonne,  
 Le marin crie, frissonne, baisse les voiles dans l'espoir  
 D'entrer au port qui donne d'attacher les amarres ; 40  
 Le paysan s'en effare, en été, plein d'émoi :  
 « La grêle, désespoir, frappera vigne et bois  
 Et les blés qui déjà relèvent leurs épis.  
 Seront perdues las et ma peine et ma vie ! »

*Seuls les Juifs, à Jérusalem, se préparent à résister. Holopherne en devient encore plus furieux. Aussi la ville de Béthulie, attaquée la première, est bien décidée de se défendre sous la conduite de son chef Ozias.*

## LIVRE TROIS

(219-232)

*Cependant en occupant les sources, Holopherne empêche la ville de Béthulie de s'approvisionner en eau. Le peuple change d'avis et déclare à Ozias être prêt à se rendre si au bout de cinq jours Dieu ne les aura encore libérés. Ozias ne sait plus quoi faire :*

Comme qui tente par tempête horrible de conduire  
 Sa barque si fluette sur les vagues en délire, 220  
 Et dirige son navire non là où il convient  
 Mais laissant qu'il vire là où le vent l'astreint,  
 Bien content si au moins, en s'y opposant  
 Et que le timon tient, il évite les brisants.  
 Par-ci par-là tournant ses yeux, il a compris 225  
 Qu'il doit combattre vent et mer et la pluie :  
 Le vent souffle et bruit, le cordage siffle, tape,  
 Hurlant la vague suit et à la poupe elle frappe.

Du ciel qu'un nuage happe et vient de recouvrir,  
 La pluie s'échappe et clape et l'éclair le déchire ; 230  
 La foudre part et tire et gronde horriblement :  
 Le marin sent fléchir sa force en louvoyant.

*Mais Judith entre en scène. Veuve vertueuse, elle s'indigne du chantage envers Dieu à qui le peuple ose fixer des délais. Elle déclare vouloir se rendre personnellement auprès de l'ennemi sans dévoiler son plan.*

## LIVRE QUATRE

(81-106)

*Avant d'entreprendre son action, Judith prie Dieu d'aveugler Holopherne au point qu'il soit pris dans les rets de sa beauté et le piège de ses yeux. Puis se fait belle afin de mener à bien cette séduction :*

Elle entoura la tête de cheveux en nattes,  
 Mit sa robe de fête ornée, écarlate ;  
 Aux bras les bandes éclatent et les boucles aux oreilles,  
 Aux pieds les bottes plates avec lacets vermeils.  
 Grâce au décor pareil je dois bien croire 85  
 Qu'elle fût digne du conseil des grands, de s'y asseoir ;  
 Digne des reines pour boire lors des épithalames,  
 Digne de prendre part aux honneurs pour grandes dames.  
 Ses nattes mêlées aux trames d'or fortement étonnent,  
 Et ses boucles tout flamme de fins grelots résonnent ; 90  
 Des fleurs en or festonnent sur sa robe en soie,  
 Les broderies foisonnent sur les bords qui chatoient,  
 Et les rubis rougeoient sur les doigts et tranchent,  
 Et bleuir on y voit les saphirs, luire sur manches  
 Et buste les perles blanches, et de palettes magnifiques 95  
 Briller sur les hanches une ceinture artistique.  
 L'ornement est unique, la beauté plus grande encore :  
 Comme l'épi mirifique parmi l'herbe qui sort  
 Ou les pierres qui dans l'or serties, à l'or permettent,  
 Par leur brillance de renfort, de briller encore plus net ; 100  
 C'est ainsi qu'elle complète davantage le décor  
 Par sa beauté que ne la prête celui-ci à son corps.

Ce n'est pas tout encore, comme l'écriture le dit,  
 Dieu toute cette beauté de charme investit ;  
 Car elle s'est embellie non pas pour acte impur 105  
 Mais par amour qui purifie, par sentiments très purs.

*Ainsi parée, Judith sort de la ville au milieu de l'admiration du peuple. Elle aborde les sentinelles d'Holopherne qu'elle impressionne et arrive à se faire admettre à la présence de celui-ci à qui elle promet d'obtenir, avec l'aide de Dieu, la reddition de la ville.*

## LIVRE CINQ

(169-264)

*Holopherne met à sa disposition une pièce où se reposer et se préparer mais avant de s'y rendre elle demande qu'on lui laisse la liberté, sans lui demander quoi que ce soit, de sortir quand elle veut pour faire ses prières et se laver au ruisseau. Trois jours après, Holopherne donne un banquet à l'honneur de Judith. À la fin tout le monde, sauf Judith, est ivre. Les invités quittent les lieux dans un état lamentable :*

Et ils s'en vont chez eux bien sûr en titubant,  
 Plus d'un verre, joyeux, ils prirent en banquetant : 170  
 À tour de rôle buvant, portant des toasts souvent,  
 Et sans arrêt vidant les verres qu'on leur tend.  
 Ils marchent en suivant leurs jambes qui vacillent,  
 Mais en se redressant, les têtes leur pendillent ;  
 Et les joues qui brillent, au nez l'odeur d'ivresse 175  
 Et la barbe scintille où s'écoule la graisse.  
 Le ventre, outre épaisse, ronde, est protubérant,  
 La langue ne se laisse manier que gauchement.  
 Ils ne sont pas conscients mais brillants sont leurs yeux,  
 Un scandale vraiment, de risée digne, honteux ; 180  
 Tandis que, malchanceux, certains s'écroulent par terre,  
 D'autres se mouillent gâteux, et d'autres vitupèrent,  
 Quelqu'un encore espère trouver son appui  
 Sur l'autre mais il perd l'aplomb, tombe avec lui ;  
 Qui vomit en marchant, en proie à la nausée, 185  
 Qui en se couchant car il se prend le pied ;

On porte les tombés pour les mettre au lit :  
 Conscients, en vérité, comme un âne qui périt.  
 Qui aurait le cœur ici de braver la gourmandise,  
 Qu'il regarde ces gens-ci et franchement qu'il dise 190  
 Si l'honneur ici se brise, si l'abjection déshonore,  
 Afin que se réduise le gentilhomme en porc.  
 Apprends comment, encore, la puissance royale  
 Trouva enfin sa mort pour son désir bestial.  
 Un lit, sous des voiles, cachait dans la pièce 195  
 Sa blancheur liliale molle, douce et épaisse.  
 Holopherne s'y affaisse et tombant à l'envers  
 S'endort plein d'ivresse, on dirait l'ours de mer.  
 Le voyant se taire Judith à son Abra  
 Dit « Avance, ma chère, à la porte arrête-toi ! » 200  
 Les deux sont seules là sans être endormies,  
 Holopherne déjà profondément assoupi ;  
 Vers la porte partie Abra s'arrête tout doux  
 Pour y écouter si les gardes sont debout.  
 Mais les gardes et tout le monde du repaire 205  
 Sont vraiment très très soûls car tous en bon compères  
 À ce festin mangèrent et burent, bande fêtarde :  
 Personne, dans l'affaire, pour monter la garde.  
 Mais Celui qui regarde d'en haut, le tout-puissant,  
 D'aider plus ne s'attarde son peuple suppliant. 210  
 Judith, en s'approchant, écarte les rideaux,  
 — Son cœur bat fortement — et puis aussitôt.  
 Elle leva en haut ses mains, s'agenouilla  
 Pendant qu'aux yeux mi-clos une larme perla.  
 Sans émettre de voix, elle pria en silence : 215  
 « Mon Dieu, aide-moi à ta convenance :  
 Que ta grâce en abondance, revigore ta servante,  
 Enlève ma peur intense, soutiens ma main tremblante  
 Pour achever confiante tout ce qui correspond  
 A ma pensée : tremblantes, face à toi, soient les nations ! 220  
 Viens, viens libère ton Jérusalem aimé  
 De ses tribulations, avec ton peuple entier.  
 Détruis tous les altiers qui se haussent trop hardis,  
 Donne la paix méritée à ceux qui s'humilient.  
 Pour que soit accompli ce que vraiment je crois 225  
 Devoir faire, je t'en prie, étant faible, aide-moi,  
 Que jour et nuit à toi je puisse rendre grâce  
 Car maintenant voilà il faut que je le fasse. »

- Ceci dit elle y passe, soulève son bras et happe  
La dague qui, menace, pendait là comme une grappe, 230  
La dégainé puis attrape ses cheveux d'une main  
Et de l'autre elle le frappe et égorge avec entrain.
- Il râle ; sursaute un rien couché sur le dos,  
Tremble de pied et main, puis faiblit et bientôt  
Il expire ; le héros, en perdant tout son sang 235  
Périt comme un pourceau ses yeux se révulsant.
- Le mordit la mauvaise dent juste sa propre arme à lui,  
Par une femme l'arrogant fut tué qui avait dit  
Qu'il prendrait le monde, qui pensait que même Dieu  
Ne tiendrait contre lui ni entraverait ses vœux. 240
- Il s'étala piteux, sans tête, comme un tronc,  
Judith aidée par Dieu put l'attaquer de front ;  
Et à titre de caution que la preuve soit faite,  
Elle l'égorgea à fond et lui trancha la tête.
- À Abra elle dit : « Jette dans ta besace ceci ! » 245  
Elle-même projette la couverture sur lui,  
Sur ce corps avachi ; puis elles sortent dehors  
Comme s'il s'était agi d'une sortie comme d'accord.
- Elles ne cessent de marcher fort, à travers le campement,  
Même si en sueur leurs corps, elles passèrent par le champ. 250  
Tout comme le faucon quand, ayant pris sa proie,  
Vers l'île prend son élan et en hauteur s'assoit,
- Sans lâcher ce qu'il attrapa de ses griffes sans merci  
Jusqu'à ce qu'il arrive là où il a fait son nid ;  
Il se hâte, ses petits, il le sait, sont affamés 255  
Et l'attendent tout transis, ils ont envie de manger.
- Ainsi sans s'arrêter les deux à toute allure  
Courent ; pour s'approcher des gardiens sur les murs.  
Arrivées en bordure des remparts, à la porte,  
Judith les adjure d'une voix haute et forte : 260
- « Ouvrez, ouvrez, les cohortes ! Car Dieu est avec nous !  
Ouvrez, donc, je vous exhorte ! Car celui qui peut tout  
A aidé les siens, nous a montré sa puissance,  
L'impur est à la boue, à nous la jouissance ! »

## LIVRE SIX

(429-441)

Du jour de la défaite de l'ennemi, les Juifs firent  
Un jour sacré, de fête et ils purent s'en réjouir 430  
Jusqu'à ce qu'ils durent subir le joug et ce depuis  
Que tueurs ils se firent des prophètes, du Messie.  
Moi, je lui dis merci, à Dieu qui me sauva,  
Car voilà mon récit qui s'achève, je vois,  
Mais Judith restera glorifiée par ce chant 435  
Jusqu'à ce que périra le monde en s'enflammant,  
Ou bien, pour le moins, tant que cette terre aimée  
Lira le slave dans les livres en papier.  
Dans le port rentrée, de ses voiles se déleste  
Ma barque exténuée. Louange au Père céleste 440  
Lequel a seul créé le ciel et tout le reste.

Amen.



*Poème 2*

SUZANNE

(Extraits)

*La scène se passe lors de la captivité en Babylone.**La beauté de Suzanne*

(25-44)

Depuis qu'ils se nourrissent de manne dans le désert, 25  
Jamais les Juifs ne virent aube plus belle et claire ;  
Partout où sa candeur passait, en quelque lieu,  
À tout observateur elle ravissait les yeux.  
Tous ils disaient, radieux, que jamais il n'y eut  
Femme plus belle pour eux que la fille d'Hélcie. 30  
Son cou était blanc, puis les yeux noirs à ravir,  
La tête gracieuse si que je ne saurais dire.  
Je les vois s'infléchir ces sourcils sous voile pieux  
Comme, j'ose le dire, tracés par main de Dieu.  
On aurait dit, un peu de loin : c'est fleur éclore 35  
Sur sa bouche, le feu d'un pétale de rose.  
Et la neige compose les joues, mais pas franchement  
Blanche mais avec dose de pourpre en supplément.  
Au sol la robe descend, faite de soies variées,  
Le corps, élancé, grand, est celui d'une fée. 40  
On pourrait dire qu'il est d'une haute intelligence  
Qui pourrait exprimer en toute vraisemblance  
Et avec abondance tous les éloges sur elle  
Pour glorifier à suffisance sa beauté exceptionnelle.

...

*La demeure luxueuse du mari de Suzanne*

(77-132)

Tous les jours chez lui les Juifs s'assemblant  
Le reconnaissaient ainsi comme un prince régnant.  
Son palais était grand, tout de marbre construit,  
Repeint dehors dedans en bien vifs coloris, 80  
Sur colonnes bâti et voûtes qui les relient,

- Entre elles la porte luit, en miel on l'aurait dit ;  
Après, un jardin suit aux herbes odorantes,  
Au centre il y a un puits à l'eau claire, courante.
- Tout en pierre élégante les bancs l'entourent, nombreux 85  
Sous les vignes grimpantes aux feuillages ombreux ;  
Tandis qu'à travers eux les arbres du jardin  
Verdoient tout doux aux yeux presque en nombre sans fin.
- Chaque rameau en est plein de magnifiques fruits  
Tandis qu'ils chuintent bien quand le vent s'introduit ; 90  
Leur richesse s'épanouit en variétés sans fin,  
Et l'ombre s'établit de hêtres, chênes, sapins ;
- De cyprès et de pins ; et les saules y verdoient,  
Les lauriers sont en parfum, au-dessus les vignes ploient  
Et les pommes s'entrevoient avec les jaunes coings 95  
Et à côté d'eux croît l'amandier doux et fin ;
- Les fruits s'y mêlent, sanguins, des figuiers d'outremer,  
Les oiseaux de loin aux autres les préfèrent.  
Puis arbres qui génèrent noix, châtaignes, noisettes,  
Et poires à la chair entre toutes doucette, 100
- Oranges — on les émiette ou bien en les pressant  
C'est leur jus qu'on projette à travers un linge filtrant.  
Griottes — au goût plaisant aigre-doux qui ravira,  
Cerises qu'on est content de prendre en fin de repas ;
- Et les pêches à ne pas laisser trop sans cueillir, 105  
Car alors tu les vois en quelques jours pourrir ;  
Alors qu'on laisse rassir les sorbes et que pourries  
On les sert, à cueillir bien avant d'être servies.
- Par centaines sont ici, une fois qu'elles sont séchées,  
Bien sept cuves et demie on peut en ramasser. 110  
Pour cueillir après les caroubes : sur fond bleu  
Du ciel on les voyait se noircir peu à peu.
- En bas, dans les champs creux, une odeur merveilleuse  
Que décrire ne peut langue même audacieuse :  
La myrtille amoureuse s'y fait du basilic, 115  
La rue y croît heureuse, la marjolaine s'implique.
- Un mont, comme en diptyque, est tout en romarin,  
Un autre, en réplique, est de rosiers tout plein ;  
S'y ajoutent, en voisins, des lys en avalanche,  
La neige quand elle vient de tomber est moins blanche. 120
- Les sauges s'y épanchent, les œillets affriolent  
Tels des bértyls qui tranchent sur une belle étoile.  
Laisse dire la parole : nul peintre ne pourra,

Quelle que soit son école, peindre bien tout cela.  
Comment faire, je crois, pour nommer toutes ces plantes, 125  
Pour réussir qu'on les voie de façon évidente ;  
Car quelle ensorcelante palette offre les couleurs  
Qui étaient là présentes : vives, pures et claires ?  
Car par quelles valeurs d'azurs et laques, en vérité,  
Un peintre des meilleurs pourrait sans témérité 130  
Transposer la beauté qui était réunie  
Dans ce jardin envoûté où elle s'est épanouie.

...

*Les prêtres débauchés*  
(169-192)

Prêtres ils s'appelaient, eh bien tous les deux  
S'ils comptaient plein d'années, de raison très peu. 170  
La vraie raison ne veut de fumée qui infatue,  
Et ne quitte en aucun lieu le chemin de la vertu ;  
Bien plus elle s'évertue à fuir le péché  
Que poisson la décrue ou bateau le rocher.  
C'étaient des débauchés les deux tristes sires, 175  
Leur nature entachée au point qu'ils réussirent  
À camoufler le pire qui vivait en leur  
Tréfonds, sans jamais dire ce qu'ils avaient au cœur ;  
C'était de l'extérieur des tombeaux bien blanchis,  
Par contre à l'intérieur c'était puant de gâchis. 180  
À les voir on aurait dit que c'était jour brillant :  
Or c'était noire nuit : ils savaient cacher tellement.  
Ils aperçurent, furtivement, Suzanne, en un coup d'œil  
Juste au moment où elle s'assit au jardin.  
Stupéfaits, tout en train de la fixer, les deux 185  
Formèrent leur dessein, soudainement amoureux :  
Comme un lion impétueux qui guette la gazelle  
Pour l'attaquer furieux sur son gîte à elle ;  
Ou comme un chien cruel qui sans aboiement  
De son attaque mortelle attend le moment : 190  
Pris d'envie il se tend, puis soulevant la tête,  
De ce qu'il désire tant il veut faire la conquête.

...

*Les deux complices mettent au point leur plan :*

(205-244)

« Dans le jardin descendons, là sous cet abri, 205  
 Et nous y attendrons silencieux, tapis,  
 Le moment. » Les impies du nom sacré de Dieu,  
 Par le diabolique sémis, devinrent oublieux.  
 Et étant tous les deux pris par l'amour impur,  
 Et liés par les nœuds de la même nature. 210  
 Ils attendent en posture où le laurier de sa vive  
 Et abondante verdure les cachait. — Et arrive  
 Suzanne — et deux esclaves — ignare de ce qu'on tramait,  
 Quelle blessure corrosive les deux lui préparait.  
 En sueur elles étaient, il faisait une chaleur rare, 215  
 C'est pourquoi Suzanne leur fait « Mes filles, de ma part  
 Allez-y, aux placards où sont déposés  
 Les parfums et les nards et vite apportez  
 Les onguents récoltés sur arbres balsamiques  
 Quand le suc a coulé des entailles qu'on pratique. 220  
 Dans une coupe qui s'indique versez de l'huile, puis  
 Couvrez de papier pratique et apportez tout ici  
 Avec tous ces produits je vais, après le bain,  
 M'induire, pour ainsi me sentir fraîche et bien.  
 Ici moi je me tiens et vous, dépêchez-vous 225  
 Et la porte du jardin fermez bien après vous  
 Pour que personne et surtout qu'homme ne puisse venir,  
 Afin que sans à-coups j'arrive à m'induire. »  
 Sur ce elles partirent, Suzanne reste au jardin,  
 Avant de les voir revenir les vieillards malins 230  
 Pour arriver à leurs fins s'en allèrent vers la dame  
 Et dévoilèrent enfin leurs dessein et leur flamme :  
 « Voilà ici, Madame, il n'y a plus que toi  
 Et nous on proclame notre amour et émoi.  
 Personne n'est plus là, ouvrir cette porte 235  
 Personne ne peut ni doit ; qui peut nous voir de la sorte ?  
 C'est pourquoi on t'exhorte, ne te refuse pas,  
 Nous avons une envie forte de l'amour avec toi.  
 Et si tu ne veux pas nous allons jurer par Dieu  
 Qu'on t'a trouvée là couchée avec un jeune amoureux. 240  
 Pour cacher ton jeu tu as renvoyé les bonnes,  
 Et tu aimas le fougueux pensant qu'il n'y avait personne. »  
 Elle devint pâle, aphone par ce chantage pervers  
 Comme une pomme trop bonne tombe en silence par terre.

...

*Les vieillards après l'échec de leur tentative :*

*Suzanne s'écrie.*

(265-286)

En entendant ce cri les vieux s'écrient également ; 265  
Un berger l'entendit et les crut ânes braillants.  
Il les aurait pris pour boucs en voyant leurs barbes frisées  
Ou pour coqs rougeoyants s'il avait vu leur nez.  
S'il avait tout observé, c'est mon impression,  
Il aurait dit : « Vous ressemblez aux bœufs qu'on 270  
Engraisse pour de bon, aucun homme ne fut plus gros. »  
C'est pourquoi imaginons comment étaient leurs corps !  
Ils buvaient du vin fort, ils se régalaient  
De viande grasse qu'ils adorent safranée et poivrée,  
Comme elle est préparée pour la table ronde 275  
Quand y sont assemblés les grands de ce monde.  
Des marmites profondes d'abondante pitance  
Sont leurs panses immondes sans loi ni obédience.  
Quand cette jouissance de manger s'installe,  
La vertu chez cette engeance succombera au mal. 280  
Ces gens au tribunal, qui peut s'en dire content ?  
Mais qu'un être de ce poil soit prêtre est effarant.  
Un ventre soûl et abondant subit l'attrait de la chair,  
Rester chaste et abstinent lui coûte très très cher !  
Quand en juge il délibère et qu'il a pris un don 285  
Pour satisfaire le donateur il ne sera pas long.

...

(777-780)

O mon chant, mon ami, va chanter de tout ceci  
Sur l'autel de Dieu et dis : O mon Dieu, je t'en prie  
D'accepter ces écrits comme un don tout petit ;  
Toi, roi de l'Infini, conduis-nous au paradis. 780

Amen

*Poème 3*

## LA PRIÈRE CONTRE LES TURCS

(Extraits)

(1-8)

Mon Dieu, le tout-puissant, le créateur de tout,  
 Détourne maintenant ta colère de nous.  
 Quitte ta mauvaise humeur, et aie pitié pour  
 Ton peuple que lèse le bras turc tous les jours. 5  
 Le bois, les villages, les cités ils brûlèrent,  
 Hommes et femmes liés que partout ils enlevèrent.  
 Ils tuèrent les preux combattants, et les jeunes  
 Et les autres, faibles, ils les mirent en chaînes.

...

(41-60)

Se sont battus avec eux les Croates, les Bosniaques,  
 Les Grecs, les Latins, les Serbes et les Polacs.  
 Il y en a qui luttent encore, d'autres déjà ont cessé,  
 D'autres qui n'osent pas car toi tu es fâché ;  
 À quoi bon se battre ou lever les soldats 45  
 Si celui qui juge tout ne pardonne pas.  
 Et toi, Seigneur, pardonne les péchés  
 Pour que ton peuple ne meure, de lui prends pitié.  
 Veuille prendre pitié, brise le glaive païen,  
 Ne laisse exterminer le reste des chrétiens. 50  
 Nous sommes les fils d'Ève, mais toi es notre Sauveur ;  
 Le péché nous a livrés mais tu es rédempteur.  
 Il est juste qu'à cause des péchés nous souffrions,  
 Mais miséricordieux toi, et nous te prions :  
 « Oh, notre Dieu, enlève de nous ce fléau ici-bas 55  
 Et reporte-le sur ceux qui ne te connaissent pas. »  
 Vers toi nous crions, dans le pleur et déprimés :  
 « Nous sommes tiens et périssons, les païens nous oppriment.  
 Ils voudraient tout dévorer, jamais rassasié de sang,  
 Ils vont tout détruire, en nous détruisant. » 60

...

(75-102)

Ceci nous voyons que la puissance des chrétiens 75  
Ne peut pas se battre sans avoir ton soutien.  
Les peuples même très forts tous ils s'affaiblirent  
Car c'est ta grâce qu'avant ils perdirent.  
Les champs sont déjà blancs de leurs os par milliers,  
Où ils périrent avec ducs, comtes et chevaliers. 80  
Et qui avec peu d'hommes écrasaient les assemblages  
Nombreux de musulmans, ont perdu leur courage ;  
Ils ne purent même pas défendre leurs terrains  
Ni sauver leurs vies, car tu retiras ta main.  
Toi, étant en colère contre nous pour nos péchés, 85  
Qui peut rester en ville, qui peut résister ?  
Les épées ne servent à rien, ni l'armure ni cuirasse,  
Ni ceux qui manient les flèches ni qui chargent les culasses ;  
Si ton ire contre nous dresse des armées meurtrières  
Comment s'y opposer et que pouvons-nous faire ? 90  
Même si pour ses péchés le peuple doit souffrir,  
Par la pitié touché ne fais pas tous mourir ;  
Prends pitié de nous, abandonne ta colère,  
Fais-nous cette grâce, écoute nos prières.  
Courroucé, tu laissais que les Patarins 95  
Soumettent ton peuple de force sous leur dure main ;  
Mais quand très humblement ton peuple t'adressa  
Sa prière, ta dextre forte les libéra.  
Nous prions maintenant, par les Turcs meurtris,  
Que tu nous redresses par ta force infinie. 100  
Veuille ne plus attendre ; et fais qu'ils connaissent  
Que nos péchés nous battaient, non pas leur prouesse.

...

(141-172)

Et montre, ô Seigneur, que si ta juste colère  
À cause de nos fautes nous voua à la misère,  
De même par pitié, tu peux nous protéger  
Et, en t'apaisant, nous rendre la liberté ;  
Terrasser les Turcs pour leur erreur infidèle, 145  
Diminuer leur force qui nous égorge et pèle.  
Voilà les mères en pleur qui vers toi se tournent,

Elles n'ont plus d'enfant pour elles car on les détourne.  
Certains sont chassés de leurs terres d'hier  
Et d'autres, emmenés, se retrouvent prisonniers. 150  
On pleure ses enfants, son mari, sa femme, la chère,  
Le frère pleure sa sœur et la sœur son frère.  
Déjà leurs plaintes et leurs larmes arrivent à toi,  
Que l'infidèle les emmène ne le permets pas.  
Tu es notre Seigneur à nous, le crucifié, le Dieu, 155  
À nous tu donnas le baptême, pas à eux ;  
Sors-nous de notre erreur et des mains diaboliques  
Par ton corps crucifié, rachète ton peuple unique.  
Ne laisse pas les païens nous écraser sous leurs pieds  
Ou qu'ils nous anéantissent et nous coupent par leurs épées. 160  
De ce fléau, de cette bataille libère-nous, il est temps,  
Et réduis la force immense des infidèles pour autant.  
Et toi, douce Notre Dame, prie ton fils pour nous, pitié,  
Fils que tu enfantas dans ta virginité ;  
Ne cesse pas de prier, avec les saints esprits, 165  
Que Dieu, gentil pour nous, refoule les maudits,  
Et frappe la dureté de leurs cœurs coléreux  
Ou bien qu'il les fasse périr et non pas nous par eux.  
Toi, Notre Dame, défends nous, à ton fils unie,  
En vous notre confiance, en personne d'autres, oui ; 170  
Et l'Infidèle de nous enfin détourné,  
Recevez nous aux cieux et pour l'éternité.



*Poème 4*

ANNE  
(Satire)

Mamie Rada dit à Anne :  
    « Pourquoi ne te maries-tu pas ?  
    Pour que nous dansions les danses  
    Pour être gaies, et nous et toi.  
Jeune mariée deviens donc 5  
    Pour qu'on tresse ta couronne :  
    C'est chaque jour que nous formons  
    Des bons vœux pour ta personne.  
Beaucoup sont qui pour toi 10  
    Sur la place se font voir ;  
    Tous feraient don à toi  
    Leurs corps et leurs avoirs.  
L'un de ceux-là choisis,  
    Ils sont tous tes prétendants,  
    Voudraient tous aimer, oui, 15  
    Ton visage rose et blanc. »  
Souriante, Anne dit :  
    « Mamie Rada, oh ma chère,  
    Je te vois en soucis  
    À cause de cette affaire. 20  
Par l'amour que tu me portes,  
    Bien plus qu'à toi-même, ma chère,  
    Je consens à te répondre,  
    À ton gré je vais le faire.  
Pourvu que tu trouves qui 25  
    Soit jeune et beau, honnête ;  
    Qui de plus soit sans malice,  
    Et les choses voie net. »  
Rada dit : « Je vais te dire,  
    Et connaître tu pourras 30  
    Qui j'ai vu se produire  
    Au marché sous la Loggia.  
Certains ont des cheveux roux,  
    Même si jeunes et exemplaires ;  
    D'autres même si va-nu-pieds 35  
    Parler ne leur coûte pas cher.

- D'autres encore sont des adultes,  
 On les voit élégants ;  
 Mais ils secouent trop la main  
 Toute la journée en jouant. 40
- Il y en a qui ont belle tête,  
 Belle bouche et beau nez ;  
 Mais leur barbe est grisonnante  
 Malgré tout leur port altier.
- D'autres sont encore plus fiers 45  
 Quand ils passent dans les rues ;  
 Mais leur tête n'est pas très saine  
 Ils s'égarent en farfelus.
- Il y en a qui lisent des livres  
 Savants et fiers ils en sont ; 50  
 De gagner leur vie n'ont cure,  
 Peu amènent à la maison.
- Parfois je vois quelqu'un  
 Parmi d'autres qui se tient  
 Et raconte et se querelle 55  
 De la langue et des mains.
- Certains, pleins de volonté,  
 Lestes et vifs sont en tout,  
 Forts et riches suffisamment ;  
 Mais sincères pas du tout. 60
- J'en vis d'autres qui agitent  
 De larges manches à travers  
 Les fenêtres, sur la tête  
 Leurs bérets sont à l'envers.
- J'en vis d'autres, un faucon 65  
 Sur la main et qu'ils soignent ;  
 Plus fous eux que la folie,  
 Ils dépensent plus qu'ils ne gagnent.
- D'autres encore sont qui chantent  
 Et jouent du luth en marchant ; 70  
 À côté des vraies vertus  
 Ils s'en vont avec leurs chants.
- Il y en a qui sont trop mûrs  
 Pour mariage en attente ;  
 Tout ridés, tout gris aussi 75  
 Et leurs dents sont bien branlantes.
- Voulant beaucoup pouvant peu,  
 Désireux partout s'en vont ;

---

Mauvais jours et pires nuits Attendent celles qu'ils épouseront. »	80
Anne dit : « Hélas, je vois, Ce que, Mamie, tu dis là, Le mari que je désire Parmi ceux-là n'y est pas.	
Dans ce tas donc pas de fève Où le vers n'y soit déjà ; Pas de noix sur cet arbre Qui vide déjà ne soit.	85
Il vaut mieux alors trouver Quelque place au monastère, Pour y louer le bon Dieu, Restant chaste et austère ;	90
Que de tomber dans le piège, M'imposant ce poids fort ; Dont ne peut nous libérer Que le moment de la mort. »	95
Rada dit : « Qu'il soit ainsi, Oh ma très chère Anne à moi ; Eh bien : cours, va accomplir L'idée que tu conçois. »	100
Et vous, jeunes vaniteux, Apprenez que vos finesses N'ont pu trouver grâce aux yeux De ces femmes qui vous connaissent.	

## BIBLIOGRAPHIE

Marko Marulić, *Versi harvacki*, uredili Marin Franičević i Hrvoje Morović, Čakavski sabor, Split, 1979.

## REMERCIEMENTS

Cette publication est l'aboutissement de plusieurs décennies de traduction méticuleuse par un homme passionné de son pays, la Croatie.

Enfant de famille bilingue dalmate, Jugoslav Gospodnetić (Šibenik, 1919-Paris, 2010) a été sensibilisé à la langue italienne depuis le plus jeune âge. C'est grâce à cette imprégnation initiale, renforcée par l'étude du latin au lycée classique de Zagreb, qu'il a été attiré à la fois par la diversité des langues et par leurs concordances à redécouvrir de façon toujours renouvelée. Tout spécialement fasciné par l'utilisation la plus haute du langage : la poésie. Il en résulta à la fois le choix de ses études de jeunesse et ses activités professionnelles d'enseignant sans qu'il n'y ait jamais eu abandon de la pratique de traduction des vers.

Ce choix n'aurait jamais vu le jour, et les traductions perdues à tout public, sans le précieux concours de nombreuses personnes auxquelles nous exprimons ici nos plus vifs remerciements :

Maja Dolibić pour son investissement et avoir permis la rencontre avec Bratislav Lučin et le Književni krug Split – *Marulianum* ;

Gordana Martinić-Jerčić et Zdravka Martinić-Jerčić pour leurs disponibilités et démarches en Croatie ;

Laurence Trarieux et Virginia Rodes pour leurs conseils pertinents et permanents ;

Tous les collaborateurs ayant œuvré pour cette impression ;

À toutes et à tous, de grands Mercis du fond du cœur.

*Slobodan et Neven Gospodnetić*